LE PAYS A-T-IL VRAIMENT CHANGÉ TOUT CELA AU COURS DES 50 DERNIÈRES ANNÉES ?

JACK BUMSTED

Jack Bumsted, historien à la retraite de l'Université du Manitoba, est un auteur prolifique avec de nombreux titres primés, y compris sa biographie de 2008 *Lord Selkirk : A Life*, lauréat du prix J.W. Prix du livre Dafoe pour l'excellence en littérature canadienne non romanesque. Bumsted avait déjà remporté le prix pour son livre de 1988, *Land, Settlement and Politics*, sur l'Île-du-Prince-Édouard au dix-huitième siècle. Bumsted est né aux États-Unis et a émigré au Canada dans les années 1960. Lui et sa famille exploitent la Whodunit Mystery Bookstore à Winnipeg.

La rédaction de cet essai m'a obligé à réfléchir sur les cinquante ans que j'ai vécus au Canada, de 1967 à 2017. Ce qui m'a le plus surpris dans le cours de ma réflexion, c'est le peu de changement culturel que le Canada a connu au cours de cette période.

Cette affirmation peut sembler surprenante étant donné les changements qui se sont produits, particulièrement dans la façon dont nous communiquons les uns avec les autres. Cependant, dans une perspective plus large, et en tant qu'historien, la perspective avec laquelle je me dois d'aborder le sujet, il n'y a pas tant de différences entre hier et aujourd'hui. Bien qu'elles soient alimentées par l'électricité plutôt que l'essence au plomb, les voitures que nous conduisons aujourd'hui sont conceptuellement les mêmes que celles qui nous ont emmenés à l'Expo il y a un demi-siècle. Nous ne nous soucions plus de savoir s'il est impoli ou non qu'une femme fume en conduisant ou en marchant (une question qui fut posée dans un sondage Gallup en 1967) mais nous n'avons pas encore créé un Canada où les gens de tout genre ou identité peuvent vivre sans préjugé ou restriction.

Ce qui me frappe le plus de la période à l'étude, c'est l'immigration massive qui s'est produite, en grande partie de régions jusqu'ici peu ou pas représentées à l'intérieur des frontières du Canada. Cette grande vague d'immigration, qu'elle soit d'Asie, des îles du Pacifique, d'Afrique, d'Europe de l'Est ou d'Amérique centrale et du Sud, a rempli le Canada d'une abondance de nouvelles cultures et de nouvelles langues. Cependant, la vie quotidienne des Canadiens n'a pas été changée aussi radicalement par ces nouvelles populations que certains auraient pu s'y attendre. Il y a eu et il y aura probablement toujours des enclaves ethniques et des espaces qui faciliteront l'accès aux traditions « étrangères » dans nos villes. Les restaurants et les blanchisseries chinoises peuplaient presque toutes les villes de l'Ouest canadien bien

avant la construction d'un Tim Hortons dans ces endroits, tout comme il y a toujours eu dans nos villes des charcuteries spécialisées d'Europe de l'Est et des services catholiques offerts en espagnol ou en italien. Dans l'ensemble, il y a un nombre croissant de restaurants offrant de la cuisine ethnique, de confectionneurs de vêtements traditionnels et d'espaces de culte non chrétiens partout au Canada. Mais ceci s'explique par l'augmentation globale de la population canadienne depuis 1967 plutôt que par un changement important en termes de diversité culturelle.

À l'exception possible de notre culture alimentaire, en fait, on peut soutenir que le Canada a eu plus d'influence sur ces groupes que ceux-ci sur le Canada. Que la Soirée du hockey au Canada, cette pierre de touche culturelle remarquable, soit diffusée en panjabi depuis 2008 n'en est qu'un exemple. Même si ce n'est certainement pas le seul exemple d'une culture immigrante qui s'intéresse sérieusement à une activité culturelle au stéréotype unificateur (et il ne peut y avoir de stéréotype plus marqué que le hockey), il n'en est pas moins remarquable. À l'inverse, l'introduction de ces communautés et de leurs intérêts dans d'autres sports, qu'il s'agisse du soccer, du handball, du cricket ou du kabbadi, n'a pas été ressentie sur le plan culturel au Canada. À l'exception d'une poignée de joueuses de soccer, le Canada n'a pas produit de joueur de calibre mondial dans un sport qui pourrait être considéré comme externe à ses traditions dominantes. Et tandis que la Soirée du hockey n'est plus la pierre de touche culturelle qu'elle était en 1967, la culture « canadienne » si difficile à cerner s'est néanmoins avérée assez robuste, non seulement pour survivre à l'introduction de forces extérieures, mais pour servir de base pour que ces groupes puissent développer des intérêts communs au sein de nos communautés.

Il est également important de noter que nous sommes de plus en plus conscients des États-Unis et de leur politique, particulièrement dans le passé plus récent. Plus important encore, il est devenu clair que la culture et le succès des États-Unis ont été plutôt attrayants aux yeux des Canadiens dans le passé, mais que ce n'est apparemment plus le cas. Il est maintenant clair que le fruit que les États-Unis offre si facilement a un goût amer et empoisonné empreint de racisme, de violence et de surconsommation. Bien que ces dangers ne soient pas exclusivement américains ou totalement absents du Canada, c'est un changement très réel dans la culture canadienne de rejeter cette influence. Le délaissement de notre plus grand influenceur externe est significatif, d'autant plus qu'il n'a pas été accompagné de la croissance correspondante d'autres influences culturelles.

Fait intéressant, le seul domaine où il y a eu un changement important est celui des relations autochtones. Il s'agit toutefois d'un changement d'approche essentiellement interne, plutôt que de l'augmentation de la diversité culturelle de l'externe. Le changement le plus important en termes de l'attitude des deux groupes ethniques « d'origine », soit l'Europe occidentale et les nations autochtones, est important parce que la majorité des Canadiens ne se rendent pas compte de l'impact que les peuples autochtones ont eu sur notre histoire, mais aussi l'importance de leurs efforts dans les changements culturels qui se sont produits au cours du dernier demi-siècle. Par exemple, la façon dont les Canadiens ont été forcés d'examiner les répercussions historiques des personnages et des événements de notre passé est peut-être le plus important changement culturel au Canada. En tant que Canadiens, nous ne considérons plus John A. MacDonald, Louis Riel, Nelly McClung et bien d'autres personnages selon la même optique anglo-

centrique que nous utilisions il y a moins d'une génération. Au lieu de cela, nous voyons ces personnes, les actions qu'elles ont prises et les événements dans lesquels elles ont été des acteurs majeurs dans une nouvelle perspective.

Il est également remarquable qu'en tant que gouvernement, le Canada a finalement commencé à concilier certains problèmes de longue date. Cependant, il a souvent été plus facile pour le Canada, en tant qu'entité, de présenter ses excuses pour ses actions négatives envers des étrangers, que de confronter les actions qui étaient beaucoup plus enracinées dans notre passé. Depuis 1967, le Canada a présenté des excuses pour l'internement des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, et pour le refus d'accès au Canada pour les passagers du Komagata Maru en 1914 et du Saint-Louis en 1939. Ces excuses aux « étrangers » comme les Japonais, Sikhs et Juifs européens, n'ont pas été catalyseurs de changement à l'interne. Par contre, les excuses aux peuples autochtones ont été plus difficiles parce qu'elles ont failli faire s'écrouler les fondements de notre société. Ce n'est pas que toutes ces excuses à l'égard des étrangers ne soient pas sincères, c'est qu'elles n'ont pas changé de façon significative la vie quotidienne au Canada. Une fois que nous, les Canadiens, avons commencé à prendre conscience des mesures prises contre les peuples autochtones du Canada, nous avons changé de l'intérieur. Les excuses officielles à l'égard des pensionnats indiens (11 juin 2008) et de la rafle des années 60 (gouvernement du Manitoba, 17 juin 2015) ont été plus difficiles à accepter pour bon nombre de Canadiens, car cela a entraîné un changement dans la relation entre les Canadiens autochtones et les « Canadiens blancs ».

Le rythme de la diffusion de l'information au Canada nous porte à croire que le pays a beaucoup changé. En allumant les écrans dans nos maisons, ou, de plus en plus, dans nos poches, on peut trouver rapidement des perspectives en accord ou non avec les nôtres. Cela nous donne le sentiment que le Canada évolue plus vite que nous ne pouvons le faire, mais nous sommes très probablement en train de suivre le rythme du reste du monde.

Cependant, cette accélération de la diffusion de l'information n'a pas vraiment abouti à un réel changement ou à une plus grande acceptation culturelle. Les changements spectaculaires dans la façon dont nous communiquons et diffusons l'information par l'entremise d'Internet et des médias sociaux permettent aux Canadiens non seulement d'exprimer leurs opinions, mais aussi de faciliter la recherche de voix similaires. Il y a 50 ans, la seule façon de communiquer avec des personnes aux intérêts similaires était par le rassemblement, par l'entremise de messages publics aux impacts inconnus, ou par l'interaction individuelle à l'aide du téléphone. Maintenant, nous pouvons communiquer, planifier et nous exprimer instantanément, pour le meilleur et pour le pire, dans un large éventail de formats publics ou privés. Il est par conséquent aussi facile de trouver quelqu'un qui partage nos peurs et nos préjugés et qui les renforce, que de trouver quelqu'un qui nous aidera à combattre les préjugés ou à changer nos opinions. Malheureusement, si nous ne sommes pas assez attentifs, et comme il s'avère de plus en plus facile de communiquer, nous pourrions nous retrouver tellement isolés dans nos opinions que nous pourrions être incapables de poursuivre les mesures positives que nous avons adoptées au cours des 50 dernières années.